

Le sens de la vie en question – Tournai – 25 novembre 2021

Le sens de la vie a été révélé à la fin du film *The Meaning of life* : il était notamment question de faire régulièrement du jogging (je ne me souviens plus des autres conseils). Toutefois, comme il m'a été demandé de m'exprimer ici non en tant que prophète (enfin, j'espère), ni en tant qu'admirateur des Monty Python mais en tant que chrétien, vous me permettrez d'être moins affirmatif et plus loquace.

Pendant longtemps, les chrétiens – surtout les catholiques – ont cru que la Bible était un récit historique, à prendre au pied de la lettre. Nous avons redécouvert aujourd'hui un principe de lecture qui vient du judaïsme et qui était évident dans l'Antiquité et au Moyen Âge : la Bible est significativement vraie mais pas historiquement vraie. Pour s'en convaincre, il suffit de lire par exemple l'excellent ouvrage d'Enrico Norelli, *La naissance du christianisme. Comment tout a commencé* (Gallimard, Folio, 2019, 1^{ère} édition en 2015). Le chercheur suisse fait le point sur nos connaissances historiques des débuts du christianisme, et montre les tensions (entre les judéo-chrétiens de Jérusalem et les pagano-chrétiens d'Asie Mineure, entre autres) et les divergences (avec les gnostiques, notamment), tensions et divergences qui ont formé les doctrines et les pratiques de ce que l'on appelle la Grande Église, celle qui est à la source du catholicisme, de l'orthodoxie et du protestantisme. Ces tensions et ces divergences se retrouvent dans les évangiles et les autres textes du Nouveau Testament. Par conséquent, la question « est-ce que cela s'est vraiment passé comme le récit le dit ? » est devenue caduque. Mais une autre question demeure, qui est la seule importante : « qu'est-ce que cela veut dire ? » Ce principe de lecture, bien sûr, s'applique aussi à l'Ancien Testament.

Pendant longtemps, le christianisme trouvait sa légitimité de son utilité sociale. L'Église était le fondement de la société. Le monde romain est devenu chrétien non par machiavélisme des papes et des évêques mais parce que l'Église était la seule institution qui s'est maintenue lors de la reconstitution des populations de l'Empire : dans nos pays, déficit démographique des latins et implantation des peuples germaniques, transformation des règles juridiques et des mœurs. Ce qui fait que l'État médiéval (si l'on peut appeler « État » les structures de pouvoir de cette période) était intimement mêlé à l'Église, et que la foi chrétienne était le ciment des manières de voir et d'agir. Dans la société d'Ancien Régime, l'Église était un des soutiens du pouvoir, en cautionnant l'imaginaire de « roi de droit divin » mais aussi en rappelant que le pouvoir doit être au bénéfice de tous et en particulier des plus pauvres (il serait naïf de prendre pour argent comptant ce discours en faveur des pauvres, mais il serait tout aussi incorrect de penser que ce discours était une pure idéologie sans aucun impact social). D'une certaine manière, l'État-Providence est un fruit du christianisme. Si bien que l'on peut dire que le programme social de l'Église a été réalisé, même si nous ne sommes pas à l'abri d'une régression en ce domaine. Cela a pour conséquence que l'Église a moins d'utilité sociale que par le passé – sauf à la marge, par exemple dans les maisons

de retraite, les hôpitaux, l'aide aux migrants, mais là aussi, d'autres institutions travaillent. On se réjouit de tout cela.

Pendant longtemps, les chrétiens (c'est-à-dire presque tout le monde, pendant des siècles) se sont cru les détenteurs de la morale. Quand j'étais petit, j'ai personnellement vu des gens qui avouaient – avec charité – connaître des « athées mais des gens bien, moraux ». Heureusement, un tel sentiment de supériorité candide ne se rencontre plus guère. Le 4 octobre 1965, dans son discours à l'Organisation des Nations Unies, le pape Paul VI présentait l'Église comme « experte en humanité ». Au vu du récent rapport de la Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Église (aussi nommée Commission Sauvé, du nom de son président), force est de constater que si l'Église est humainement experte, c'est en turpitudes. Il n'y a pas lieu de se réjouir d'une telle expertise, même si nous autres catholiques, et chrétiens, nous n'avons pas le monopole en ces matières (le monde serait autrement plus simple, et facile à gérer, si tous les non chrétiens étaient parfaits). Bref, je ne vois pas comment les chrétiens, et en tout cas les catholiques, oseraient encore donner des leçons de morale à qui que ce soit. Ce qui ne signifie pas qu'il n'y a pas à discuter de morale, y compris lorsqu'on est chrétien. Ce qui est caduque, c'est la prétention à donner des leçons.

Dès lors, à quoi bon être chrétien ? Est-il encore pertinent aujourd'hui d'être chrétien ? Permettez-moi un témoignage personnel (après tout, je suppose que c'est un peu pour ça qu'on m'a invité). Je me suis « reconverti » au christianisme – c'est-à-dire que j'ai quitté un poste de maître de conférences à l'université pour revenir travailler à temps plein dans le diocèse de Tournai – après avoir entendu Bernard Stiegler lors d'une conférence sur le transhumanisme. Ce philosophe athée, qui était (je crois) de culture juive, racontait qu'il n'était pas transhumaniste parce que quelques hommes, il y a deux mille ans, avaient donné leur vie pour quelque chose de plus grand qu'eux. J'ai un immense respect pour les transhumanistes que je connais (j'en connais quelques-uns), et pour les croyances transhumanistes en général, mais je pense que Bernard Stiegler touchait juste : cela vaut la peine de vivre pour quelque chose qui dépasse ma propre vie et qui concerne les générations (passées, présente et futures). Dans cette perspective, le christianisme retrouve le premier nom qui lui a été attribué : *ô odos*, la voie. On redécouvre ce terme ces mois-ci, dans l'Église catholique, avec le synode sur la synodalité dont vous avez peut-être entendu parler : « syn-odos », c'est « cheminement ensemble ». Cela fait songer à la façon dont le Christ se définissait lui-même : « Moi, je suis le chemin, la vérité et la vie » (Jn 14,6) Ne nous offusquons pas des articles qui pourraient laisser croire qu'il n'y a ni chemin, ni vérité ni vie en-dehors du Christ : ici, le Seigneur s'adresse à ses disciples et on peut avancer que pour eux, en effet, il est *le* chemin, *la* vérité et *la* vie. Intéressons-nous plutôt aux noms communs : le Christ est *vrai chemin de vie*. Là est l'enjeu du christianisme, et pas dans l'histoire, l'utilité socio-politique ou la morale. L'enjeu est une parole qui fait vivre.

Je voudrais maintenant prendre un gros risque : caractériser le christianisme à l'aide d'un mot étrange, en lui donnant un sens précis mais qui n'est pas l'acception habituelle. Il s'agit du mot « imaginaire ». Le christianisme est un imaginaire. Je précise tout de suite qu'imaginaire n'est pas synonyme d'illusion. Une illusion est une idée fautive, dont on croit erronément qu'elle est vraie. L'imaginaire n'est pas du tout cela. J'utilise ce terme dans le sens que lui donnent l'anthropologue Maurice Godelier et le philosophe Cornelius Castoriadis.

Godelier est un anthropologue marxiste, qui a réfuté l'idée que la société s'explique par l'infrastructure socio-économique. Selon lui, le moteur essentiel de la société, c'est l'imaginaire, c'est-à-dire des croyances à de l'immatériel invisible, croyances qui conditionnent des actions. Par exemple, pourquoi les paysans égyptiens ont-ils construit des pyramides pour leurs pharaons ? Parce qu'ils étaient persuadés que pharaon leur avait donné le souffle (la vie), à leur naissance, et qu'en outre il provoquait la crue du Nil chaque année (crue sans laquelle l'agriculture était impossible). Le seul moyen de payer ce double don de vie était de bâtir une pyramide, qui n'était pas du tout un cercueil mais tout au contraire un véhicule assurant la survie du pharaon. Est-il historiquement vrai que pharaon était doté de ce pouvoir ? Pour un Egyptien de l'Antiquité, oui, certainement ; pour moi, non, sans aucun doute. Probablement que pour vous non plus. Est-ce faux ? Non, c'est un discours qui a des effets matériels. L'imaginaire a donc une réelle effectivité.

Cornelius Castoriadis, pour sa part, caractérise l'humain comme un animal doué d'imagination. Autrement dit, l'humain est créateur de significations imaginaires (Dieu, la patrie, la Justice...) qui permettent d'organiser la société (plus exactement, de créer ou d'instituer la société). Sans imaginaire, pas de vivre-ensemble. Toute la question pour Castoriadis sera de savoir comment favoriser un imaginaire qui rend autonome, c'est-à-dire libre et responsable. Cette question est encore la nôtre : faisons attention aux discours que nous nous racontons sur l'avenir, l'écologie, les amis et les ennemis, les semblables et les différents, les citoyens et les étrangers, etc.

L'imaginaire est donc un discours ou un système de pensée qui porte sur l'invisible, et qui a des conséquences directes ou indirectes sur le visible. Ce sont des croyances sur les autres, sur nous-mêmes, sur le monde, sur la vie et la mort, croyances qui permettent de vivre. Il n'y a pas de vie humaine sans imaginaire (même un athée qui se passe de toute transcendance – il en existe, je songe au philosophe Jacques Sojcher – fait référence à quelque chose qui le dépasse : l'humanité, l'autre, un idéal, ses petits-enfants (donc ce qui lui survivra lorsqu'il sera mort), l'argent, etc.). Mais tous les imaginaires ne s'équivalent pas, en ce sens qu'ils n'ouvrent pas tous aux mêmes possibilités ni ne conditionnent les mêmes actions. Si vous pensez avec le philosophe Schopenhauer que l'histoire est le produit d'une Volonté anonyme qui pousse les humains à recommencer sans cesse les mêmes errements, vous n'allez pas vivre de la même manière que si vous êtes convaincu que la lutte des classes est la clé du

développement historique et que la victoire du prolétariat adviendra tôt ou tard (et de préférence, tôt).

L'imaginaire chrétien consiste à croire que nous ne sommes jamais seul, que nous sommes aimé inconditionnellement, que nous pouvons avoir confiance et continuer à vivre malgré les difficultés et les échecs. Cet imaginaire invite à porter sur la vie le regard naïf d'un enfant, qui considère le miracle comme naturel. Méfions-nous d'une trop grande rationalisation de notre foi (je parle ici pour les chrétiens) qui nous pousserait à concevoir Dieu comme une grande mécanique, le Premier Moteur Immobile d'Aristote, qui ordonne le monde mais sans le connaître et sans s'y intéresser. Un tel Dieu rationnel est un plaidoyer pour l'athéisme. Alors certes, croire non pas aux miracles mais à la possibilité du miracle est candide, voire superstitieux. Mais pourquoi pas, après tout ? Mon propos vous paraîtra peut-être un peu moins ingénu lorsque je vous aurai dit que sur ce point précis, je m'inspire d'un remarquable philosophe et poète, juif en l'occurrence, Benjamin Fondane, assassiné dans le camp d'extermination d'Auschwitz en octobre 1944. Chacun de ses textes vaut la peine d'être lu, mais je vous recommande particulièrement son recueil *Devant l'Histoire* et son poème *L'Exode*. La foi, nous enseigne Fondane, consiste à croire par-delà la plate réalité, en un quelque chose ou quelqu'un, un idéal ou un idéal.

L'imaginaire chrétien incite aussi à croire/voir que les plus petits – les pauvres, les vieux, les malades, les reclus, les délaissés, les moches, les déclassés que nous sommes ou serons tous et toutes – ont plus de valeur que les riches, les beaux et les bien-portants. Croire qu'une vie trouve sa valeur d'être donnée. C'est aussi se comprendre comme responsable (« répondre de » et « répondre à », « répondre de quelque chose devant quelqu'un ») : de soi-même, des autres, du monde. C'est le sens de la création : regarder le monde comme en relation avec nous, et non comme un simple objet de possession. Nous n'avons pas de planète de remplacement – n'en déplaie à Elon Musk et aux transhumanistes qui rêvent de coloniser Mars pour échapper à une Terre mourante de pollution – et nous sommes les intendants de la planète.

Certains veulent vivre sans Dieu ni maître. La tâche est belle mais ardue. Comme chrétiens, nous sommes appelés à quelque chose de plus facile, peut-être : vivre avec Dieu pour vivre sans maître, et sans idoles. Le christianisme donne d'expérimenter la vie dans cette perspective. Cela veut-il dire qu'il est le seul imaginaire qui donne cela ? Certainement pas, il y a d'autres vrais chemins de vie. Cela signifie-t-il que les chrétiens sont à la hauteur des exigences de cet imaginaire chrétien ? Quelques-uns oui, au moins sur certains points : Benoît de Nursie, François d'Assise, Damien de Molokaï, Thérèse de Lisieux, Albert Schweitzer, Martin Luther King, etc. Mais l'immense majorité non, évidemment. Comment en irait-il autrement, puisque c'est un idéal, une visée qui guide l'action ? Je vous remercie.